

Le "petit Roll"

Autor(en): **Léonce-Petit**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A NOS LECTEURS

DANS trois jours, l'année 1929 aura rejoint ses devancières ; les cloches sonneront à toute volée la venue de 1930, tandis qu'on enterrera à grand bruit l'an qui s'en va, qu'on échangera des souhaits, qu'on prendra des résolutions, qu'on exprimera des regrets et qu'on fera de petites débauches gastronomiques. Le *Conteur*, qui se pique d'être philosophe, pourrait s'abstenir d'agiter sa petite sonnaille. S'il ne le fait pas, ce n'est pas pour se donner de l'importance, mais afin qu'on ne puisse l'accuser de se singulariser, de prendre des airs supérieurs et de dédaigner ses amis.

Ah, certes, il sait trop ce qu'il leur doit, à ses amis, pour ne pas souhaiter les conserver le plus longtemps possible. Que ses collaborateurs si dévoués, ses fidèles abonnés, que tous ses lecteurs daignent agréer, avec nos vœux de bonne année, l'expression de notre reconnaissance pour l'appui qu'ils nous accordent dans notre œuvre de conservation de la tradition vaudoise.

Cette sympathie, ils nous l'ont manifestée d'une façon touchante dans les deuils qui nous ont frappés. Et elle n'a pas été éphémère : de semaine en semaine, des abonnés et des collaborateurs nouveaux nous sont venus.

Fort de ces encouragements, le *Conteur* s'efforcera de remplir de mieux en mieux son rôle d'organe de l'esprit vaudois. Il espère être en mesure d'en noter toutes les nuances, de façon à intéresser les lecteurs de chaque coin du canton, les Vaudois à l'étranger et tous les amateurs de littérature nationale.

Cet « esprit vaudois » auquel, tous, nous tenons beaucoup plus que nous ne le voulons laisser voir, est-il menacé, comme tant d'autres particularités locales, de succomber un jour sous les coups de plus en plus violents du cosmopolitisme ? Peut-être bien. Nous n'en sommes point encore là cependant et, quoiqu'il advienne, l'esprit vaudois trouvera jusqu'au dernier moment dans le *Conteur*, un refuge sûr et de fidèles amis. Petite est la maison et simple l'hospitalité, mais, à défaut de grandeur et de luxe, un cordial accueil attend sous notre toit toutes les personnes qui prennent encore quelque intérêt à nos vieilles traditions, à nos vieilles coutumes, à notre bonhomie, point du tout réfractaires au vrai progrès, quoi qu'on en dise.

Au reste, ce que nous voulons en cet instant, c'est uniquement vous la souhaiter bonne et heureuse, à vous tous. Vaudois de notre cœur. Puisiez-vous, comme nous, vous estimer toujours fortunés d'être des enfants de ce bon et beau pays qu'encadrent les Alpes et le Jura et que baignent nos lacs bleus ! Pourquoi envierions-nous le sort

des autres nations ? N'avons-nous pas le salé de Payerne, les vevey-courts, les grands sons légers ou forts, les vacherins des Charbonnières, les petits pains de Rolle, les pains d'amis de Grandson, les zizelettes de Morges, les truites de l'Orbe, le raisiné du Jorat, le kirch de Chevilly ou de Frenière, les foires de Cossonay, nos inimitables briceteles et surtout nos crus, Yvorne, Villeneuve, Lavaux, Mont, Salvagnin, Gollion, Bonvillars et tant d'autres, qui sont l'esprit de la terre vaudoise ?

Vivent les bonnes gens et les bonnes choses de chez nous !
La Rédaction.

Un milliardaire. — Avez-vous lu les Mémoires de Rockefeller ?

— Non.

— Il s'y vante de n'avoir jamais donné un sou à un pauvre.

— Oui, il a beau être le roi du pétrole, il n'éclairc pas.



L'IMPOU DÈ DIERRA

A-TE-QUE zein ion que n'â pas fauta dè verni pò lou conservâ,» desâ lou grand Jules : « Cliau que l'ant ein-mandzi la nièze, daivetrant admeintè payi lè brequè ; tsi no quand ie trossou dai z'ecoellè pè l'hôto et foton avân lou ratali, ne vè pas portâ la nota aî zallemand ; lè adî té Jules, que te dussè fonçâ ; tè bombardâ, tien commerce ; mé sarâi bin ein nom dè ne rein l'aô ballhi.

Né pas lou tot ! lè oncora clique qu'est parti dè Lozena qu'à prâ lou nom dè *Personnel* ! po s'epantsi sù tot lou canton ? Et bin, à te que zein doù que reimpliaçant lou trefle perpétuet ; n'âre pas mé fauta d'ein senâ. »

Lou grand Jules : dai mâlin l'avant batsi : *Compas*, à causa qu'étâi feindu bin amon.

Compas s'embrîè on dzò po allâ payi son impou dè dierra, mâ l'a tant bin quartettâ ein route, que l'è arrevâ tru tâ et a trovâ la portâ cotâie.

Lou leindèman, ie vaî son vezin Daniet que posâvè dai *bande-pièze* à sé zâbro.

— Que dau diabllo fâ to que, so fâ *Compas*. A-te oncora dai z'êlecchon, que te pouzè dai zaffichè à tè zâbro ?

— Aô vouâi, n'è pas dè la politique que fé ique ; lè tot seimpliamein dau gros papà eimpèdzolâ qu'on all'hîtè à la fonda po arrètâ totè lè crouiè bitè que grimpan po rupâ lè fruit et follhiè, que la *Terre Vaudoise* lè z'appellè dai parazite.

Tot ébaubi, *Compas* n'â rein de. Quoquè dzo apri, lâi vein on'idèe : ie s'ajustè dai *bande-pièze* à sé doù canon dè tsaussè et sé promenâvè per lou velâdzo. Tou lou mondo risâ. A non conto, reincontrè Daniet, que recafâvè assebin.

— Iô dau diabllo vâ tô avouè tè gros galons à tè piauté ? que lâi fâ.

Compas lâi dit que l'è po pas que l'impoù dè dierra pouessè accrotsi son portamounia deïn sa catsetta, et à la piauta gautse, por que l'impoù personnet lâi fassè pllierein mâu ô fédzô.

C. dau Dzorât.

TZALANDÈ

(Patois fribourgeois).

Du le vani a la plyanna,
To lè blyan ;

Tè fo alâ trèkordenâ,
L'èmi Djan.

No van modâ pè lè chindè,
Po Tzalandè.

Den l'an, kovin, gnou di muri¹
Che te vâ,

Ma to bouamin è chin bri,
Vè lè jâ

Abadâ totè lè bindè
A Tzalandè.

Katri inkotzè a l'othô,²
Pe kartyi

Lè jignou, betè dè la chô,
Va ventyi

Po chavè le tin ke vindrè
Du Tzalandè.

A l'èthrablyo è dim lè dzâ,
Ou intin

On galè redzington to dà :
Ly-è kemîn

On tzan ke rêdion lè bithè
Po Tzalandè.

Fernand Ruffieux.

¹ On prétend qu'en soulevant toutes les ruches le soir de Noël personne de la ferme ne doit mourir dans l'année.

² Les douze quartiers symbolisent les mois et pronostiquent le temps pour chacun d'eux.

LE « PETIT ROLL »

ELLE Georgette était persuadée que Jean Roll, le « petit Roll », était très épris d'elle. A son avis, les choses ne pouvaient pas se passer autrement : Mlle Georgette était une si jolie fille, très grande, blonde, avec de jolis cheveux mousseux, de beaux yeux, un rire frais dont elle abusait un peu... Jean Roll était laid, et d'une laideur qui ne plaît pas aux jeunes filles. Petit, mince, le teint brouillé, les traits irréguliers, il semblait voué à jouer perpétuellement un rôle d'amoureux méconnu.

Le « petit Roll », qui était élève architecte, avait sous ses ordres Mlle Georgette ; il passait ainsi la plus grande partie de ses journées en face de cette jolie fille. Comment aurait-il pu résister à l'enchantement ?

Sous sa direction, Mlle Georgette calquait des plans, assez mal, du reste ; mais une jolie femme peut se permettre quelques négligences et, souvent, Jean Roll était obligé de réparer ses erreurs ou de refaire son travail, ce qu'il exécutait avec toute la bonne grâce possible, comme un homme épris doit le faire.

Mais on est assez mauvais juge quand on joue soi-même un rôle dans l'histoire, et Mlle Georgette avait peut-être des illusions. Qui peut se vanter de plaire dans tous les cas ?

Certes, Jean Roll qui avait le goût délicat, appréciait en artiste la saine beauté de sa collaboratrice, mais il n'était pas amoureux d'elle. La beauté n'est pas le seul attrait qu'une femme peut posséder. Mlle Georgette, malgré sa séduction, était commune, vulgaire et parfaitement sotte, et Jean Roll, tout « petit Roll » qu'on pût le trouver, était un homme distingué, bien élevé et intelligent.

Toutes les fois que Mlle Georgette employait, devant lui, une expression vulgaire, un mot d'argot, Jean Roll tressaillait comme un musicien qui entend une fausse note. Ce que Mlle Georgette prenait pour de l'amour était, tout simplement, de la courtoisie, prévenances, égards qu'un homme bien élevé doit à une femme, quel que soit son âge.

Il y avait peut-être trace d'amour dans le cœur du « petit Roll ». Mais c'était un sentiment que Mlle Georgette n'aurait jamais pu ni comprendre ni éprouver.

Jean Roll était naturellement très bon; élevé par une mère charmante et très chrétienne, il avait appris de bonne heure que la religion n'est pas une chose morte, ensemble de formules et gestes sans expression, mais un rayonnement qui doit imprégner la vie même. L'amour du prochain était, pour lui, une réalité.

Il considérait Mlle Georgette comme sa compagne de travail, attachée à sa tâche quotidienne, peinant avec lui; fraternellement, il l'aidait. Jamais il n'aurait voulu se plaindre du travail insuffisant de la jeune fille et risquer de la faire congédier.

Par exemple, le « petit Roll », qui était malicieux, quand il arrivait chez lui en retard après avoir réparé les erreurs de Mlle Georgette, disait en riant à ses frères :

— C'est la Grande Mademoiselle qui en est cause !

Il prononçait ces mots avec emphase, comme il aurait dit la « Grande Mademoiselle », fille de Monsieur, cousine germaine du roi. Mais, au bureau, entre collègues, jamais il ne se serait permis la moindre réflexion désobligeante sur sa collaboratrice.

Mlle Georgette était moins discrète; elle plaisantait, à tout propos, la tournure, la laideur du « petit Roll »; elle prononçait ce nom avec un mépris évident; elle ajoutait :

— C'est un bêta, j'en fais tout ce que je veux !

Mais il suffisait parfois de peu de chose pour faire surgir la nouveauté, et le hasard oriente notre vie dans un autre sens.

Ce jour-là, Jean Roll était parti pour aller surveiller des travaux; en descendant l'escalier, il s'aperçut qu'il avait oublié son carnet, le précieux carnet sur lequel il notait les rendez-vous, les affaires en cours; il remonta dans son bureau et, au moment d'ouvrir la porte, il entendit la « Grande Mademoiselle » qui disait à un dessinateur :

— Le « petit Roll » ! je lui ai tourné la tête, mais je n'en voudrais pour rien au monde: il est trop moche !

Jean Roll, très correct, entra dans la pièce, prit son carnet et sortit sans paraître avoir entendu. Certes, le « petit Roll » n'avait aucune prétention; mais cette appréciation malveillante, formulée en termes aussi vulgaires, le blessa. Il dédaigna d'en vouloir à Mlle Georgette; mais, à partir de ce jour, il lui arriva de la laisser patauger dans ses erreurs avant de la remettre gentiment sur la voie.

Et, pourtant, Mlle Georgette, sans le vouloir, allait agir sur la destinée du « petit Roll » : quelques paroles prononcées à la légère eurent une importance insoupçonnée.

Tous les matins, à la même heure, une jeune fille entrait dans le bureau, apportant des papiers qu'elle déposait sur une table, et disparaissait, silencieusement.

Jean Roll n'avait jamais, à ce moment, relevé la tête et ne se serait jamais intéressé à cette personne, si Mlle Georgette n'avait dit, un jour, après le passage de la jeune fille :

— Quelle pimbeche ! elle n'a pas besoin d'être si fière : un vrai laideron !

Alors, Jean Roll regarda Mlle Georgette et se mit à sourire : une autre créature partageait son infortune; il n'y avait pas que lui de mal bâti, sur la terre !

Le lendemain, quand Mlle Denise entra, le « petit Roll » la considéra attentivement : elle était toute petite, mince, très brune, sans grande beauté.

A partir de ce moment, Jean Roll pensa à elle; quand il avait besoin d'un renseignement, il al-

lait lui-même le demander dans le bureau voisin et, tous les matins, il s'intéressait particulièrement, aux paperasses que Mlle Denise apportait. Si l'on avait dit à Mlle Georgette que son charme trop éclatant faisait valoir la distinction de cette petite fille effacée, et que son rire trop sonore donnait une grâce particulière au sourire de cette enfant, elle aurait été bien surprise.

A les considérer l'une auprès de l'autre, Jean Roll découvrait dans sa nouvelle amie tout ce qui manquait à la jolie fille: de la distinction, du tact, de la bonté, une intelligence éveillée et, surtout, il lui savait gré de sa réserve.

Et Mlle Denise découvrait aussi ce que Mlle Georgette n'avait jamais soupçonné, c'est que le « petit Roll », sans importance, sans apparence, si simple et si bon enfant, serait un jour un homme de valeur et qu'une femme qui voudrait bien se fier à lui et lui faire confiance n'aurait pas à s'en repentir. C'est ainsi que l'entente s'établit entre eux, peu à peu. Ils étaient si jeunes l'un et l'autre, et, quand on est jeune, l'amitié devient vite de l'amour !

Quand Mlle Georgette soupçonna leur idylle, elle déclara ironiquement :

— Ils sont faits l'un pour l'autre : ce serait dommage de les dépareiller !

En ne songeant qu'aux apparences, elle ne croyait pas si bien dire. Quelque chose de plus profond et de plus doux unissait les fiancés, promettant que leur amour, qui avait fleuri, un peu au hasard, ne se fanerait pas avec les années: c'était la parfaite ressemblance des âmes et des cœurs. Léonce-Petit.

Pas de chance. — Un médecin du Haut-Valais arrive chez un de ses clients.

— Eh bien ! comment va votre malade ?

— Hélas, docteur, il vient de mourir...

— Sapristi ! Un quart d'heure plus tôt, je gagnais trois francs.

VEGETARISME INTEGRAL

UN correspondant anonyme, mais bien intentionné, m'envoie, des bords de la Tamise, un fragment de journal en lequel je déguste des lignes savoureuses et bien britanniques.

Jugez plutôt.

La dernière réunion des végétariens anglais fut, paraît-il, empreinte d'un caractère d'intolérance plus farouche que jamais.

A la grande majorité, on répudia non seulement les personnes qui mangent de la viande ou du poisson, mais encore toutes celles qui font emploi, en vue de vêtements, ornements ou tout autres usages, de la peau, du poil, des plumes, etc., etc., d'animaux mis à mort.

— Mais le cuir ! objecta mollement un assistant. L'humanité ne saurait se passer de cuir, quand ce ne serait, voyons, que pour les chaussures.

Alors, l'un des plus fanatiques croisés se leva et, d'une voix forte, dit :

— Les chaussures de cuir ne valent rien, rien de rien ! J'en fabrique en *herbe* qui leur sont mille fois préférables.

Des chaussures en herbe ! L'assemblée n'en revenait pas !

L'apôtre reprit :

— Du reste, j'en ai apporté un certain lot, et je me ferai un plaisir d'en donner à tous ceux qui voudront bien les chauffer ici-même.

Quelques pauvres diables s'avancèrent et reçurent chacun une paire de bottines en herbe.

(Que le lecteur ne croie pas à une plaisanterie. On fabrique, en effet, depuis quelque temps, et surtout en Amérique, une sorte de substance composée d'herbe traitée d'une certaine façon, puis agglomérée, comprimée, laminée, etc.)

Les vagabonds se déclarèrent tout d'abord ravis de ces étranges godillots, mais l'un d'eux interviewé le lendemain par un de nos brumeux confrères, exprima, sur le mode amer, son désenchantement.

Récit du vagabond :

« Les bottines en herbe semblables à celles qu'on m'offrit hier sont très bonnes, très douces aux pieds et résistent fort bien à l'humidité.

« Je ne m'étais jamais senti si bien chaussé

et me jugeais, au moins en ce qui concerne les extrémités inférieures, au sommet du confortable.

« Toute la journée, donc, je marchai sans éprouver la moindre fatigue et quand le soir fut venu, ce fut plutôt par coutume que par lassitude que je gagnai ma chambre à coucher.

« Ma chambre à coucher, il faut vous le dire, monsieur le reporter, n'est pas une chambre à coucher, au sens que les gens de la bourgeoisie aisée attachent à ce mot. C'est plutôt un square (lequel, rapport aux indiscrets policemen, vous me permettez de céler l'adresse), sorte de petit parc où quelques moutons me servent de camarades de lit, si j'ose m'exprimer ainsi.

« La nuit fut bonne et, déjà, je goûtais le pur sommeil du matin, quand j'éprouvai, soudain, un intolérable chatouillement à la plante (c'est le cas de le dire) des pieds.

« Mes amis, les moutons, tranquillement, paisaient mes bottines.

« Conclusion : Les chaussures en herbe sont tout ce qu'il y a de plus recommandable, sauf pour le cas des gentlemen qui se voient contraints à partager le dortoir des herbivores. »

Tel fut le récit du *tramp*.

Ajoutons, avec infiniment d'esprit, que pareille mésaventure attend les personnes qui essayeraient de se chauffer avec des bottes de cresson.

LA VILLE AUX ESCALIERS

DANS quelques jours, les entrepreneurs commenceront la destruction du quartier de la Mercerie. Touchera-t-on aux Escaliers du Marché ?

Ce serait dommage d'en supprimer quelques marches. Le compte de celles-ci est fait et il ne faut plus changer, ni en plus, ni en moins le nombre total de 2217 marches qui se trouvent à Lausanne.

Les touristes qui visitent Lausanne, peuvent-ils monter toutes ces marches en un jour ?

— Arrangez-vous pour n'avoir qu'à les descendre.

Ce qui est possible. Qui commence ?

En comptant 17 centimètres par marche d'escaliers, nous avons le joli total de 374 mètres.

En causant. — De quoi est-il mort ?

— De la rupture d'un vaisseau...

— Voilà qui s'appelle ne pas avoir de veine.

En cour d'assises. — Le président, très grippé, ne cesse de tousser. Un gendarme le regarde d'un air attendri, puis, profitant d'une suspension d'audience, s'approche de lui et lui dit :

— Pardon, excuse, Monsieur le président, vous avez un mauvais rhume. Mais je connais un remède souverain qui m'a guéri.

— Quel, mon ami ?

— Eh bien ! mon président, mettez des chaussettes.

LES DEBUTS D'UN REPORTER

MON ami P. A., qui s'est fait une jolie place comme reporter dans la presse, a bien souvent raconté à ses amis comment il est entré dans la carrière, et vous verrez que sa modestie ne cherchait guère à dissimuler l'humilité de ses débuts.

Lors d'un enlèvement retentissant, qui eut lieu vers 1894, — en automobile, — il fut dépêché par son journal vers la mère du galant chauffeur qui, du reste, n'était pas absolument l'inventeur de ce genre de locomotion matrimoniale, mais qu'il avait adoptée une fois de plus avec un plein succès. P. A. devait naturellement demander à la bonne dame quelles étaient ses impressions sur le geste de son fils unique, ce qu'elle pouvait dire, ce qu'elle comptait faire, etc., etc.

Voici donc notre reporter qui, d'un pas alerte, gagne la gare, prend le train et débarque dans la petite ville suburbaine où réside sa première « cliente ». Sans trop de peine, on lui indique le chemin le plus court pour atteindre la petite maison blanche aux volets verts dont on parle tant depuis vingt-quatre heures, et P. A., au bout de dix minutes à peine, sonne avec un petit tremblement nerveux à la porte de l'habitation. Un, deux, trois coups de timbre... point de réponse. Mon ami résonne à doublés coups, ayant